

Léa Pool
« La souffrance des femmes et le cynisme des grosses
compagnies... »

Francine Laurendeau

Numéro 276, janvier–février 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/65757ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Laurendeau, F. (2012). Léa Pool : « La souffrance des femmes et le cynisme des grosses compagnies... ». *Séquences*, (276), 20–21.



Léa Pool

« La souffrance des femmes et le cynisme des grosses compagnies... »

Dès leur naissance, les petites filles sont vouées au rose. Il y a la Bibliothèque rose, les romans à l'eau de rose, la vie en rose... Mais paradoxalement, cette couleur gentille est aussi celle du symbole international de la sensibilisation au cancer du sein. Pourquoi la réalisatrice d'**Anne Trister**, d'**Emporte-moi** et de **Maman est chez le coiffeur** s'est-elle intéressée à **L'Industrie du ruban rose** ? Séquences a rencontré Léa Pool avant son départ pour le prestigieux Festival international du film documentaire d'Amsterdam.

Propos recueillis par **Francine Laurendeau**

Qu'est-ce qui vous a amenée à plonger dans un tel sujet ?

C'est Ravida Din, productrice à l'ONF, qui m'a approchée. Je l'avais déjà rencontrée pour un projet personnel et elle a pensé à moi pour un film sur le ruban rose. Je savais que le mois d'octobre était le mois des marches pour ramasser des fonds pour la recherche sur le cancer, c'est tout. C'était vague, dans ma conscience périphérique. Elle m'a fait lire le livre *Pink Ribbons, Inc.: Breast Cancer and the Politics of Philanthropy* de Samantha King et surtout l'article de la féministe militante Barbara Ehrenreich *Welcome to Cancerland*. C'est là que j'ai saisi l'ampleur et l'intérêt d'un sujet qui n'avait jamais été traité. Un sujet double. D'une part, la maladie et la souffrance des femmes. En Amérique du Nord, 59 000 femmes meurent chaque année du cancer du sein et, rien qu'aux États-Unis, une femme sur huit risque de développer ce cancer. Et d'autre part, le cynisme des grosses compagnies qui exploitent la « culture du cancer du sein » en organisant des campagnes de marketing, en fabriquant à la fois du papier hygiénique rose, des médicaments contre ce cancer et des substances cancérigènes.

On se demande pourquoi le cancer du sein bénéficie d'une telle popularité, il y a d'autres cancers tout aussi meurtriers.

Oui, comme le cancer du poumon ou le cancer du côlon. Mais si on attrape le cancer du poumon, au départ on est suspect : on est coupable d'avoir fumé. Et le colon, ce n'est pas beau. Tandis que le sein, c'est la beauté, la féminité, la sexualité, la maternité... C'est sublime !

Vous montrez comment on est passé d'une forme de militantisme à une incitation à la consommation de produits en rose : cosmétiques, yaourts, toutous, aspirateurs, voitures et tutti quanti. Il y a même des records Guinness d'illuminations nocturnes : vous avez filmé les chutes Niagara, le parlement d'Ottawa éclairés en rose... On croit rêver.

Et j'ai montré des femmes qui marchent, qui courent pour la cause, qui rament pour la cause, qui sautent d'avion pour la cause... Le premier grand défi que j'ai rencontré a été de dénoncer ce phénomène tout en respectant les femmes qui y participent de bonne foi, en toute innocence. Il y a là un énorme

Photo : Les membres de la IV League dans *Pink Ribbons, Inc.*

potentiel de forces vives mal utilisées. Et l'autre défi, le défi cinématographique, c'est que dans ces événements publics, ces marches où il pouvait y avoir 40000 manifestantes, le niveau de bruit, de cris était énorme. Oui, j'aurais pu être méchante en filmant ces marches. Mais j'ai préféré avoir recours au compositeur Peter Scherer pour créer un espace musical aérien, spirituel, une musique qui rende les marches plus nobles, plus intérieures, pour ces femmes qui crient et qui dansent n'aient pas l'air d'un troupeau qui aboie, quelle tristesse! Alors que des marches silencieuses auraient un impact réel. Des zones de silence à la mémoire des victimes du cancer.

Parce que les femmes qui crient victoire, qui triomphent dans ces marches, sont les « survivantes ». Mais il y a les autres, qu'on oublie et que vous êtes allé chercher, les femmes du « stade 4 ». Leur rencontre donne une séquence émouvante.

J'ai filmé ce groupe de femmes à Austin, au Texas. Le stade 4, c'est le stade où le cancer devient métastatique, où il se répand à travers le corps, atteint le foie, les os... C'est la dernière étape, il n'y a pas de stade 5. Ces femmes sont révoltées contre la tyrannie de l'optimisme, contre l'attitude belliqueuse qu'on leur prête. Elles ne sont pas des combattantes mais des victimes. Elles ne véhiculent pas un message positif. Elles expliquent qu'elles ne choisissent pas la chimiothérapie, elles la subissent et c'est horrible.

Dans un extrait d'archives court mais combien éloquent, on voit Alfred Hitchcock dirigeant deux acteurs qui incarnent un médecin

et une femme atteinte du cancer du sein. Il n'y a que trois façons de combattre ce cancer, dit en substance le médecin: l'amputation, l'irradiation et la chimiothérapie. Cette séquence, qui date des années quarante, est encore malheureusement d'une troublante actualité.

C'est vrai. Aujourd'hui, on « patche » un peu mieux les femmes, on les garde en vie plus longtemps mais, toujours, on coupe, on brûle, on empoisonne.

Et votre film pose une grande question: où vont ces millions de dollars que l'on amasse chaque année pour la recherche?

Où va réellement cet argent et à quoi sert-il exactement? Les entrevues que j'ai recueillies auprès de nombreux experts chercheurs, médecins, scientifiques, professeurs, spécialistes en marketing social, militants, etc., posent sans doute plus de questions qu'elles ne donnent de réponses. Il semble n'y avoir aucune coordination, donc énormément de grands trous et de répétitions dans la recherche. Où est le gouvernement de ce « free market »?

Mais ce n'est pas un film didactique. Il y a même des séquences d'animation qui illustrent le propos.

Oui, je me suis servie du talent de Francis Gélinas. Il faut dire qu'après le tournage, je me suis retrouvée avec 80 heures de matériel, dont 30 heures d'entrevues. Je veux ici rendre hommage aux directeurs photo Daniel Jobin, Sylvaine Dufaux et Nathalie Moliavko-Visotzky. Et à la monteuse Oana Suteu Khintirian. Sept mois de montage. Pour donner l'envers de la médaille rose.📷

